Document generated on 10/12/2024 2:20 a.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Actualité de la multitude
Entretien avec Antonio Negri

Éva Kammer, Frédéric Rondeau and Sylvano Santini

Number 212, January–February 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/10467ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Kammer, É., Rondeau, F. & Santini, S. (2007). Actualité de la multitude : entretien avec Antonio Negri. *Spirale*, (212), 8–10.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Actualité de la multitude
Entretien avec Antonio Negri

Propos recueillis par EVA KAMMER, FRÉDÉRIC RONDEAU et SYLVANO SANTINI

Philosophe et militant de gauche, Antonio Negri a écrit, en collaboration avec Michael Hardt, *Empire* (2000) et *Multitude* (2004). Il a aussi publié *L'anomalie sauvage, puissance et pouvoir chez Spinoza* (1982), *Job, la force de l'esclave* (2002), *Lent Genêt : essai sur l'ontologie de Giacomo Leopardi* (2006) et *Fabrique de porcelaine. Pour une nouvelle grammaire du politique* (2006). Il développe depuis plusieurs années une pensée politique qui ouvre de nouvelles perspectives sur le travail, les classes sociales, les formes d'oppression biopolitique et les nouveaux lieux de résistance. En travaillant à partir du concept de « multitude » plutôt qu'avec celui de « peuple », Negri déplace le paradigme de l'État-nation vers un réseau de singularités, de sujets engagés, qui propose un vivre en commun, une communauté dans l'action. Dans cet entretien réalisé à Montréal en avril 2006, Negri revient sur les concepts fondateurs de sa réflexion, l'influence de Spinoza et la situation politique en Amérique latine.

Spirale — Avec vos concepts d'« empire » et de « multitude » qui remplacent, dites-vous, ceux d'État-nation, de peuple ou de classe ouvrière, vous affirmez qu'il faut changer le vocabulaire conceptuel de la pensée politique. En quoi un tel changement est-il nécessaire pour comprendre l'ordre de la mondialisation et pour agir dans celui-ci ?

Antonio Negri — Quand je dis que les concepts d'« empire » et de « multitude » peuvent remplacer ceux d'État-nation ou de classes sociales, je le dis avec beaucoup de prudence quand même. C'est-à-dire que ce sont des thématiques théoriques qu'on pose et dans lesquelles on voit une tendance, on les voit capables d'avoir cette fonction. Ce qui m'intéresse est surtout de poser le problème politique à la hauteur des transformations qui sont données. Il y a un marché mondial, voilà une chose sur laquelle personne n'a plus de doute. J'ai même vu des bouquins qui annoncent la fin de la globalisation, qui disent que la globalisation est finie. Il me semble que c'est un peu tôt pour avancer cela. Le grand problème, c'est de donner à la globalisation des formes politiques, c'est-à-dire d'essayer de comprendre s'il y a encore de la souveraineté dans un contexte de mondialisation. De quel type de souveraineté s'agit-il ? Quelles sont les formes de gouvernement qui s'imposent sur le plan de la mondialisation du marché et de la mondialisation des langages, des échanges, dans une certaine ramification culturelle et dans une certaine ouverture continue, des marchés, de la force de travail ? Quels sont les problèmes qui vont se poser ? De ce point de vue-là, c'est évident que lorsqu'on part de l'hypothèse que le marché mondial est aujourd'hui capable de rendre flexibles les frontières, de rendre mobiles certains secteurs d'activités de la population, mais incapable, à la fois, de sortir des effets de la souveraineté nationale, il faut se poser le problème du lieu de transformation de certains concepts fondamentaux. C'est ce que j'ai fait, par exemple, dans le séminaire « Multitude et Métropole », donné l'an dernier au Collège international de philosophie. Nous avons vraiment essayé de comprendre ce que signifie aujourd'hui « souveraineté », « nation », « peuple », mais surtout, ce que signifie « frontière », « paix » et « guerre » et ce que veut dire également, à l'intérieur de ces concepts en particulier, la « circulation capitaliste ». Parce que les problèmes de critique et d'économie politiques le sont surtout sur le plan géopolitique, ils dévient des problèmes centraux et politiques. C'est le point autour duquel la transformation des concepts de la science politique devient un déplacement du terrain et des méthodes, c'est bien cela la chose fondamentale.

Le grand problème, c'est de donner à la globalisation des formes politiques, c'est-à-dire d'essayer de comprendre s'il y a encore de la souveraineté dans un contexte de mondialisation.

J'insiste aussi sur ce que j'appelle le « moderne » et le « post-moderne » où il y a bien sûr une césure, je suis assez polémique avec tous les sociologues ou les penseurs « culturalistes » qui pensent qu'aujourd'hui nous vivons dans une « hypermodernité » (en particulier Ulrich Beck). « L'hypermodernité », c'est en fait un cadre de la mondialisation tel que le voient Adorno et Horkheimer, c'est-à-dire une expansion du capital, une subsomption réelle que le capital a exercée sur la société, c'est l'absorption de la société par le capital. Mais parce qu'il n'y a pas eu de transformations de fond dans la pensée politique, les concepts d'exploitation et de mobilité sont restés les mêmes. C'est cela qui m'intéresse : identifier un nouveau paradigme qui correspond à la mondialisation.

Spirale — En fait, ce que nous avons senti dans ce changement de concept, c'est une autre manière de dire, de voir et de vivre la politique.

Antonio Negri — Si vous voulez. Mais c'est surtout, avant, le fait de dire que la politique peut être différente. Je pense qu'avec le mouvement altermondialiste on a déjà commencé à avoir cette expérience de vie. Ce qui m'intéresse d'un point de vue philosophique, c'est le changement de paradigme, c'est ça la chose fondamentale.

Spirale — Revenons aux origines du terme « multitude ». Ce concept qui alimente aujourd'hui une partie de la pensée post-marxiste est inspiré de Spinoza. À quoi attribuez-vous le retour de ce concept et en quoi le sens qu'il a aujourd'hui se distingue-t-il de celui que lui donnait Spinoza ?

Antonio Negri — Ce que signifie le concept de « multitude » aujourd'hui ? C'est fondamentalement que la multitude est un ensemble de singularités. Être un ensemble de singularités, c'est quelque chose qui est profondément différent du fait d'être une masse, une classe repliée sur elle-même, centripète pour ainsi dire. Lors des récentes manifestations concernant le CPE (Contrat Première Embauche) en France, la différence a été extraordinaire comparativement aux dernières grandes manifestations parisiennes de 1995-1996. À ce moment-là, il y avait encore cette classe ouvrière, ce secteur de classe ouvrière extrêmement fort, qui conduisait les manifs, c'était encore des manifestations assez « métalliques ». Aujourd'hui, dans les manifestations, chacun a son drapeau, chacun a ses couleurs et, on suppose, ses idées. Ce sont des manifs d'un métissage impressionnant, et c'est ça la multitude.

Le discours de Spinoza sur ce rapport entre singularités, à travers un certain comportement éthique, rejoint, non pas une unité, mais une communauté qui est capable d'exprimer des institutions, c'est-à-dire de constituer une société, avec toutes ses formes qui sont aussi des formes politiques, des formes étatiques. Cette continuité entre société et état, présente chez Spinoza, est absolument au fondement du concept de multitude. Je crois qu'il y a une grande forme de similitude entre le concept d'aujourd'hui et le concept spinoziste. Chez Spinoza, il y a cette forme non religieuse, mais fortement immanente, qui est celle qui tend, dans ces rapports de singularités, vers un commun : il y a une sorte d'égoïsme qui agit. Il n'est pas d'amour qui naît d'une passion, qui ne soit pas aussi une passion de l'individualité qui essaie d'expliquer sa force, de préserver la vie. C'est d'un égoïsme fondamental que naît la communauté, la société. Ce n'est ni un contrat ni une œuvre d'amour, c'est un *choratus* qui devient *cupiditas*. Ce qui est profondément différent de toutes les théories communautaires que l'on connaît plus ou moins.

Spirale — Une communauté d'égoïstes ?

Antonio Negri — C'est une communauté d'égoïstes. C'est à travers l'amour, le désir, qu'on dépasse la pauvreté, la misère et le besoin des autres. Même le rapport entre pauvreté et amour n'est pas la restauration d'une unité, c'est plutôt une constitution continue sur la base d'une force.

Spirale — En regard de cette passion de l'individualité, de cette communauté d'égoïstes, pouvons-nous penser la révolte des banlieues qui a eu lieu, bien entendu, avant celle contre le CPE ? Comment percevez-vous ce qui s'est passé à ce moment-là en fonction de la multitude ?

Antonio Negri — Je pense que la révolte des banlieues a été l'introduction à la lutte des CPE. Peut-être que sans la lutte des banlieues, il n'y aurait pas eu la lutte des CPE. Pas seulement parce que dans une certaine forme extrêmement hypocrite, les CPE ont été présentés comme une réponse à la situation de malaise et de difficulté dans laquelle vivaient les gens des banlieues. Le problème était le même. Il était évident que dans les banlieues, la haine pouvait se multiplier, étant donné la situation d'extrême pauvreté, d'extrême exclusion. D'un certain point de vue, comparer la situation des jeunes des banlieues à la situation de la jeunesse qui étudie, qui travaille dans le centre de Paris, peut paraître difficile. Mais je crois qu'au fond, d'un point de vue essentiellement sociologique, le problème est le même. C'est-à-dire que dans une société désormais postmoderne, post-fordiste, le travail est un travail social, et même les exclus sont dedans, y prennent part (il n'y a plus de dehors) en participant de cette multitude qui est aussi un concept de classes. Chez Spinoza, le concept de multitude n'était pas un concept de classes. Mais, aujourd'hui, au contraire, quand le concept de multitude a été proposé, il ne l'a pas été seulement en tant que concept de la science politique, mais aussi comme un concept qui est lié à certaines formes et transformations du travail, de la force du travail en général.

Spirale — Dans *Multitude*, vous n'avez pas la prétention d'offrir un programme d'action à l'usage de la multitude, ce qui est tout à fait logique puisque la multitude, étant immanente et constituante, ne peut être dirigée par un programme. Mais vous avez tout de même un nouveau projet démocratique. Pouvez-vous nous dire en quoi consiste ce projet et quelle est son incidence sur la constitution de la multitude ?

Antonio Negri — Je n'ai pas de programme politique, je ne sais même pas si j'ai un programme pour une nouvelle forme de démocratie ! Ce qui est certain, c'est que je pense qu'il est aujourd'hui impossible de penser politiquement en dehors d'une forme, d'une notion d'immanence. Être dans l'immanence, ça signifie se poser les problèmes traditionnels de la pensée politique démocratique constitutionnelle d'une manière différente. Quels sont les pôles fondamentaux d'une pensée démocratique et constitutionnelle aujourd'hui ? Le concept de représentation politique, le concept des divisions du pouvoir et le concept de contrôle juridictionnel sont les trois éléments fondamentaux autour desquels, aujourd'hui, la démocratie s'organise. Mais ce sont trois concepts transcendants et non immanents. Et le concept de représentation l'est particulièrement, puisqu'elle n'est pas celle des individus, des citoyens, de la citoyenneté, mais bien celle de l'unité, de la totalité, c'est-à-dire de la nation. Quand vous entrez au parlement, vous n'êtes plus un citoyen parmi d'autres, vous êtes un représentant de l'expression de la volonté générale. Tout le problème de la division du pouvoir naît déjà de cette espèce de contrôle circulaire. Dans une situation où la forme même — l'intégration des corps sociaux, et donc de la multitude — empêche que ce passage des fonctions différentes puisse agir. Or à l'intérieur de cette anarchie qui est bloquée par la représentation, qui était complètement corrompue par la division des pouvoirs, il doit y avoir cet autre élément, le pouvoir constituant qui, à travers la fonction juridictionnelle, peut fonctionner continuellement. Aujourd'hui, on en a des effets, et ce n'est pas seulement la cour constitutionnelle américaine qui va compter les votes de Bush ou ceux de Gore ! Il faudrait remettre en question le système constitutionnel parce que c'est ça le problème politique fondamental. Que signifie remettre en circulation les pouvoirs, c'est-à-dire les puissances du citoyen ? Qu'est-ce que signifie faire vivre ces puissances à l'intérieur d'un processus qui ne soit pas un processus de représentation abstrait, mais continuellement réouvert ? Autrement dit, plier les fonctions constitutionnelles à ce processus. C'est ça la façon de voir la multitude démocratique. C'est essayer de dépasser ce que sont les formes du gouvernement. Au fond, c'est ce qu'avait fait Spinoza. Spinoza a dit : on a trois formes de gouvernement, mais la démocratie, c'est la forme du gouvernement absolu. Et cette absoluité de la démocratie était justement ce déplacement de terrain. Je crois qu'il y a aujourd'hui des phénomènes qui nous indiquent déjà que, même dans la continuité des régimes démocratiques, on peut aller vers les aspirations presque fascistes des pouvoirs exécutifs contre tous les autres principes à travers, d'un côté, l'état de guerre, l'état d'exception et, de l'autre, quand le problème est celui de l'administration, on se trouve de plus en plus devant la forme de « gouvernance ». Ce sont des formes de gestion dans lesquelles les sujets sont appelés à intervenir. Il s'agit d'une forme de contractualisation continue de l'administration. Ce sont des phénomènes qu'on étudie désormais d'une manière extrêmement large. Il est évident que, très souvent, tout cela est fait pour avoir un consensus plus grand et pour attaquer les points de résistance plus forts ; c'est une espèce de raison d'État qui agit dans ces transformations de la problématique de la gouvernance. Au-delà de ça, il y a des phénomènes profonds qui sont en train de se passer, même dans le processus, on peut dire vraiment sur la surface des mouvements constitutionnels.

Je pense qu'avec le mouvement altermondialiste on a déjà commencé à avoir cette expérience de vie. Ce qui m'intéresse d'un point de vue philosophique, c'est le changement de paradigme, c'est ça la chose fondamentale.

Spirale — Nous voudrions en venir à certains enjeux politiques actuels dans le monde, plus particulièrement à ceux qui ont redonné à la gauche une certaine visibilité dans les médias. Nous pensons tout particulièrement aux avancées de la gauche en Amérique latine, au Brésil, ensuite au Chili, en Équateur, etc. Pensez-vous que cette tendance de la gauche en Amérique latine pourrait favoriser, d'une manière ou d'une autre, la constitution d'une multitude démocratique ?

Antonio Negri — Ce qui se passe en Amérique latine, c'est quelque chose d'extraordinaire. Je pense qu'un historien de notre époque, s'il doit se demander ce qui s'est passé entre le XXe siècle et le XXIe siècle, la première chose qui lui viendra à l'esprit, ce n'est pas la guerre d'Irak, mais c'est justement le fait que l'Amérique latine a cessé d'être le terrain sur lequel le colonialisme américain s'exerçait. C'est vraiment la grande transformation qui s'est passée là-bas. Je crois que le moment fondamental de cette transformation a été la victoire de Lula au Brésil. Cette victoire a été absolument essentielle au-delà des résultats qu'elle peut avoir eus. Les résultats ont surtout été importants sur le plan

de la globalisation. Lula a été très intelligent, très peu socialiste finalement [rires], mais très, très, très fortement progressiste et multitudinaire ! Il a compris qu'il n'y avait pas de possibilité de casser la dépendance de l'Amérique latine devant la domination des pays centraux sans modifier la structure même du commandement au niveau mondial. L'idée d'un axe commercial sud-sud, de la constitution d'une monnaie unique pour l'Amérique latine et toute une série de choses qui se sont passées sur ce terrain ont été un soutien clair à la couverture, contre le FMI, de la dette, le défaut de l'Argentine. Un soutien très fort à Kirchner et à l'aile la plus à gauche du péronisme. Tout cela a été d'une intelligence extrême. Ce fut vraiment un des moments importants de l'histoire contemporaine. Mais il faut faire très attention parce que les problèmes de politique dans une situation de globalisation se sont transformés et même certaines idéologies fortes qui ont aussi été à la base de la victoire de Lula, par exemple, certaines positions de la théologie de la nation, qui étaient extrêmement liées au concept du maintien de la famille paysanne et donc de la petite propriété de la terre, comme élément moral et de résistance politique. Ce sont des choses qui sont en crise, non pas par la faute des personnes, mais parce que le monde s'est modifié. Si tu veux casser la dépendance face aux États-Unis, puissance qui a essayé d'avoir l'hégémonie sur la globalisation, c'est-à-dire d'être la puissance impériale en tant que telle, la monarchie impériale, il faut avoir une production agricole qui te permet d'échanger le blé brésilien contre l'acier chinois. Ça, c'est le prix de la liberté. Et ce fut parfaitement compris, surtout au Brésil.

Mais ce qui se passe en Amérique latine est sans doute quelque chose d'encore plus important. J'ai commencé à m'intéresser un peu à la question du Venezuela, qui est extrêmement intéressante, même si je ne pense pas que cela puisse fonctionner à gauche pendant très longtemps. Il est évident qu'au Venezuela, par exemple, les processus de « gouvernance », c'est-à-dire les rapports entre les mouvements et le gouvernement, commencent à s'institutionnaliser. C'est une reprise extrêmement postmoderne, très avancée, d'un processus soviétique dans la forme plus intelligente, de la façon dont il a été décrit par Rosa Luxemburg, certaines fois abordé, dans les moments de lucidité qu'il lui restait, par Hannah Arendt. Mais leurs succès apparaissent comme une chose extrêmement puissante du point de vue de la mobilisation — qui est une mobilisation du type multitudinaire justement. Ce n'est pas une mobilisation de type charismatique, populiste, comme c'était souvent le cas en Amérique latine, parce qu'elle passe à travers ce qui est l'émergence continue des demandes et d'organisation. Une fois qu'on a dit ça, on n'a rien dit, parce que tout peut se terminer d'un jour à l'autre, parce que ce qui manque encore complètement au Venezuela, comme dans les autres pays du côté des Andes, c'est l'imagination d'efforts productifs différents. Ces gens vivent sur l'argent du pétrole, sur la richesse du pétrole. Il y a donc une formidable redistribution d'argent et le niveau de vie des gens a beaucoup augmenté; c'est tout à fait positif, mais insuffisant. Le fait d'être rentier est un statut tout à fait normal dans une démocratie, mais cela ne change pas la nature complètement corrompue de la rente. C'est Keynes qui l'a dit, et non pas moi. C'est un peu semblable à ce que vous voyez en Iran. Les gens vont bien dans ce pays, il y a même un spectre de révolution sociale, mais leur richesse se fait au prix de leur obéissance.

Que signifie remettre en circulation les pouvoirs, c'est-à-dire les puissances du citoyen ? Qu'est-ce que signifie faire vivre ces puissances à l'intérieur d'un processus qui ne soit pas un processus de représentation abstrait, mais continuellement réouvert ?

Nous tenons à remercier Manon Plante pour la transcription de l'enregistrement.

L'entretien intégral est disponible sur le site du magazine : [www.spiralemagazine.com]

EN BREF

L'alphabet selon St-Pierre

LA PORNOGRAPHIE DES ÂMES de Dave St-Pierre
Teatro dell'Elfo (Milan), du 13 au 15 octobre 2006.

par SYLVAIN LAVOIE

C'était un vendredi 13 mais je partais du quai numéro 7, je n'avais donc rien à craindre – ce qui me permit de passer béat les cinq heures qui me séparaient de ma destination : direction Milan. Y prenait l'affiche le soir même *La pornographie des âmes* de Dave St-Pierre, spectacle créé en 2004 (voir *Spirale* nº 204) que j'avais raté à Montréal et qui s'arrêtait quelques jours dans la capitale lombarde pour la vingtième édition du MilanOltre, festival de théâtre, danse, musique et autres, qui accueillait cette année huit productions, dont deux du Québec, la seconde étant *Peepshow* de Marie Brassard.

D'entrée de jeu, les lettres de l'alphabet dans une sorte d'acrostiche humain — le chorégraphe a-t-il lu *Nus sommes. La peau des images* de Federico Ferrari et Jean-Luc Nancy ? — donnent lieu à de très courtes saynètes qui sont par la suite explicitées dans la vingtaine de fragments qui composent le matériau principal de l'œuvre. Atelier de liposuccion, viol en arrière-scène, effondrement des tours du World Trade Center, les images sont parfois difficiles à voir et à entendre; mort, anxiété, douleur, la partition de St-Pierre, première partie d'un triptyque intitulé *Sociologie et autres utopies contemporaines*, est écrite au fusain, avec des cris et du sang. Une autre angoisse de vivre postmoderne…

La langue italienne n'utilise que vingt et une lettres de l'alphabet latin. Est-ce pour cette raison que plusieurs personnes quittent la salle durant la représentation ? Il y a aussi, à certains moments, des yeux fermés dans l'assistance, et j'entends autour de moi des rires que je ne comprends pas.

Les corps qui s'animent ne sont pas seulement nus : ils se dénudent à plusieurs occasions. Dans ce geste se trouve en quelque sorte un aveu, une presque confession qui renforce l'exposition. Et il y a, au-delà des paroles et des mots, des images, une beauté que seuls des corps imparfaits peuvent offrir : dans la contraction du muscle, dans le tremblement de la chair, dans l'écoulement de la bave, dans le remous de la graisse, nos mouvements qui nous distinguent de la machine mais qui aussi, très souvent, trahissent nos faiblesses.

Contraste. Après deux heures dans cet univers si intime, il ne me restait plus rien, surtout pas des images que je n'arrivais pas à me recréer alors que j'errais dans la nuit milanaise. Partout, des portes et des fenêtres grillagées. Au-dessus des rues désertes, des lampes suspendues à intervalle régulier — on aurait cru un corridor de pénitencier — dont la lumière était rendue floue par la pollution ambiante. J'aurais alors tant voulu qu'une pute me crie *Ciao !* ou qu'un ivrogne me demande quelques centimes. Question d'apercevoir un peu de peau, question de me sortir de ce tableau qui manquait d'âme, qui ne me semblait pas assez obscène.